

Alain Le Ninèze

# la femme moderne

*selon* Manet

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers  
henry dougier

Alain Le Ninèze

la  
femme  
moderne  
*selon* Manet

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers  
henry dougier

## Dans l'atelier de la rue Guyot

20 décembre 1862. La journée a été longue dans l'atelier de la rue Guyot. Cela fait deux mois que Manet travaille à sa « Partie carrée », et il m'a assuré que c'était la dernière séance de pose. Je suis soulagée d'en avoir fini car je n'aime pas la façon dont il me représente sur cette toile. Ce pli qu'il m'a fait sur le ventre, ces hanches lourdes et ces yeux un peu vides, non, ce n'est pas moi, ça ! Je préfère de loin le tableau que nous avons réalisé au début de l'année, *La Chanteuse de rue*, et aussi cette scène espagnole où j'apparais en costume de matador brandissant l'épée au milieu de l'arène. Sans parler de ce *Portrait de Victorine Meurent* où Édouard a si bien capté mon expression qu'on dirait que mes yeux sont le miroir de mon monde intérieur... Mais cette fois il voulait un nu, il le fallait absolument, disait-il, pour « s'imposer au Salon ». Alors il a peint deux femmes nues en compagnie de deux hommes habillés, à la façon

du *Concert champêtre* de Titien. À cela près qu'il voulait montrer de « vraies femmes » et non des nymphes ou des allégories, comme l'avait fait en son temps le peintre vénitien. J'ai donc ôté mes vêtements pour poser. Et comme je suis le personnage principal du tableau, au premier plan sur la gauche, les séances se sont prolongées pour moi seule dans l'atelier.

6 Je ne me suis pas sentie gênée de faire ça. Poser nue est une routine pour le modèle professionnel que je suis devenue après avoir essayé la danse, cet art difficile qu'il m'aurait fallu apprendre très jeune aux petits rats de l'Opéra. Mais j'étais alors enfermée dans l'institution religieuse où ma mère m'avait placée pour mon éducation. Sortie de ce pensionnat à seize ans et me trouvant seule à Paris, je suis devenue modèle afin de gagner ma vie. J'ai d'abord travaillé dans l'atelier de Thomas Couture, puis dans celui d'Alfred Stevens et enfin dans celui de Manet. Le métier est mal payé, quarante sous la demi-journée, mais il n'est pas sans intérêt car on est amené à fréquenter des artistes. Certains nous font la conversation tout en travaillant, on finit par connaître leur vie mieux que les journalistes. Et si le peintre s'attache à son modèle, on est associé à son œuvre. C'est ce qui s'est passé entre Édouard et moi. Victorine Meurent, j'aurai le plaisir de voir ce nom affiché sous mon portrait au Salon quand il y sera présenté...

Mais assez parlé de moi ! Mon intention, en écrivant ce journal, est de raconter les moments que je passe auprès d'Édouard, car je sais qu'ils ne dureront pas : les modèles vieillissent, ou bien le peintre se lasse d'eux, c'est normal, on ne peut pas peindre indéfiniment la même personne. Et Manet n'en est qu'au début de sa carrière : il a trente ans, il n'est pas encore un artiste célèbre, mais il compte bien le devenir en faisant admettre ses toiles au Salon qui va ouvrir au printemps prochain. Le Salon, pour lui, est la porte d'entrée obligée dans la voie de la notoriété.

— Un peintre, me disait-il tout à l'heure en peaufinant l'arrière-plan de son tableau, n'existe que si ses toiles sont vues. Et pour qu'elles soient vues, il faut que la presse en parle. Et pour que la presse en parle, il faut qu'elles soient accrochées à un mur de ce palais de l'Industrie où se tient le Salon. Il y a un jury, la sélection des œuvres est dure, mais j'y parviendrai. Oui, j'entrerai au Salon avec cette *Partie carrée* que je suis en train d'achever !

— Si tu veux y entrer, observai-je, il te faudra trouver un autre titre.

— Bien sûr. Je l'appellerai *Le Bain*. Ou *Le Déjeuner sur l'herbe*. Car c'est ce que l'on voit dans ce tableau, n'est-ce pas ? Une scène ordinaire de la vie avec des personnages ordinaires...

— Merci du compliment, Édouard !

— Là n'est pas la question. Ce que je veux représenter, vois-tu, c'est la réalité. Je me suis inspiré de ce *Concert champêtre* qui est au Louvre, mais mes deux femmes sont des femmes réelles, non des muses de la mythologie. Et les deux hommes ne sont pas des musiciens jouant du luth dans un paysage d'Arcadie, ce sont de bons bourgeois qui, après un déjeuner au bord de l'eau en galante compagnie, ont bien l'intention de... enfin bref, de passer au dessert !

— J'espère que ton tableau ne sera pas trop moderne pour le Salon. Tu sais qui sont les membres du jury...

8

— Oui, ils sont tous membres de l'Académie. Mais ils seront forcés de reconnaître la nouveauté de ma manière, j'en suis certain. Même Courbet n'est pas allé aussi loin que moi dans ce qu'il appelle le « réalisme ».

Édouard recula de deux pas derrière son chevalet, fixant un détail que je ne pouvais pas voir. Puis il s'approcha et porta sur sa toile quelques touches rapides. Il s'éloigna de nouveau et s'immobilisa avec un claquement de langue. C'était chez lui une sorte de tic quand il était satisfait, j'y étais habituée. Je ne m'étonnais pas non plus de sa tenue, jaquette serrée à la taille, pantalon de couleur claire, gilet noir et cravate impeccablement nouée. Même dans son atelier Édouard est vêtu en dandy. Debout à son chevalet,

un éternel mégot collé aux lèvres, il tient son pinceau au bout de son bras tendu, son regard vif allant de la toile au modèle et du modèle à la toile. Il est concentré sur son travail, mais il ne laisse jamais passer cinq minutes sans prononcer quelques mots, souvent pour moi mais parfois aussi pour lui-même.

— Terminé pour aujourd'hui ! a-t-il soudain lancé. Et terminé pour ce tableau, il est prêt à partir pour le Salon.

Je quittai le canapé et me dirigeai vers le paravent derrière lequel j'avais rangé mes vêtements.

— Tu es sûre que tu dois te rhabiller ? reprit-il en s'approchant de moi. Si tu veux, Victorine, nous pouvons prolonger la séance dans ma chambre...

9

Je me faufilai derrière le paravent et enfilai rapidement ma robe. Cela faisait des semaines que je redoutais cela. Édouard était un coureur, je le savais, et je m'étonnais même que ce moment ne soit pas arrivé plus tôt. Je choisis de mentir pour ne pas le vexer :

— Tu dois savoir, Édouard, que j'ai une histoire avec Alfred Stevens.

— Ah lui, le peintre médaillé par le roi des Belges ! C'est un artiste célèbre, il est vrai, et il n'est pas mal de sa personne. Cependant... il a vingt ans de plus que toi ! Et par ailleurs il est marié, père de quatre enfants.

— Oui, je sais. Et toi, qu'en dirait ta femme ?

— Suzanne est ma compagne, nous ne sommes pas mariés. Je rentre à la maison quand ça me chante, elle ferme les yeux sur mes incartades.

— Eh bien je n'ai pas envie d'être une de tes « incartades », mon cher Édouard ! Restons amis, ce sera mieux pour nous deux.

— C'est dommage. Alfred n'en aurait rien su, et Suzanne non plus... Mais bon, je n'insiste pas.

10 Sur ces mots, il entreprit de nettoyer ses pinceaux et de ranger sa palette. Il s'activait d'un air absorbé, comme s'il pensait déjà à autre chose. J'étais surprise et en même temps soulagée qu'il ait si bien pris mon refus. Car je tiens beaucoup à son amitié. Édouard est un homme qui me connaît, me comprend, il a mis mon âme à nu dans son *Portrait de Victorine Meurent*. Au-delà du désir qu'il a pour moi, il est attaché à ma personne. Et ce sentiment, je ne veux en aucun cas le gâcher.

— Demain soir, reprit-il d'un ton détaché, j'ai rendez-vous avec mes amis au café Guerbois. Il y aura là Duranty, Baudelaire, Fantin-Latour, Pissarro, Renoir, Degas et quelques autres. Viens me rejoindre, je te les ferai connaître.

Je sortis de derrière le paravent et gagnai la porte.

— D'accord. Tu me présenteras comme une amie, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, Victorine, comme une simple amie. Bon, rendez-vous là-bas demain à cinq heures.



## La bande des Batignolles

*21 décembre.* Le café Guerbois se trouve au 9 de la Grande Rue des Batignolles, à quelques pas de l'appartement de Manet. La première salle ressemble à un café ordinaire des boulevards, avec son comptoir en zinc et ses grandes glaces à dorures. À l'arrière se trouve une sorte de crypte dont le plafond bas est soutenu par deux rangées de colonnes formant une allée distribuant plusieurs salons meublés de tables et de banquettes de cuir rouge. Le jour qui tombe des verrières y jette des pans de lumière colorée trouant par endroits la pénombre. À travers la baie vitrée qui ferme la salle au fond, on aperçoit quelques chaises de fer disposées sur la pelouse d'un jardin clos. C'était la première fois que j'entrais dans ce café dont les seuls clients, à cette heure, étaient des hommes. Certains étaient attablés dans les salons devant des bocks de bière, d'autres bavardaient debout dans

l'allée, un cigare à la main. J'aperçus Édouard au milieu de la salle. Il discourait avec véhémence, je le voyais aux mouvements de ses mains, et les amis qui l'entouraient l'écoutaient en silence. Il s'interrompit à ma vue et courut vers moi.

— Ravi de te voir, Victorine, tu vas pouvoir nous donner ton avis. Nous étions en train de parler du prochain Salon, et nous ne sommes pas d'accord. Renoir pense que ce n'est même pas la peine de proposer nos œuvres, elles ne seront pas acceptées.

Il désignait de la main un jeune homme à fine moustache qui se tenait à l'écart du groupe.

12

— Renoir dit cela, poursuivit-il, parce qu'il a du temps devant lui, il est encore étudiant aux Beaux-Arts. Degas, lui, n'est pas de cet avis. Il veut proposer un des tableaux qu'il a faits de sa famille italienne, mais il ne sait pas lequel.

Il me montrait une sorte de dandy au long visage pâle et aux lèvres charnues. Il se tourna ensuite vers un jeune homme au large front sous une crinière de cheveux châtain.

— Celui que tu vois là, c'est Fantin-Latour. Il veut soumettre au jury quelques-uns de ses portraits. Viens, je vais te présenter. Ne te formalise pas, il a des manières un peu brusques.

Édouard me prit par le bras et m'entraîna vers son ami.

— Fantin, je te présente Victorine Meurent, mon modèle préféré.

— Ton modèle ? Ah ! je vois...

Une lueur d'ironie avait passé dans les yeux du jeune homme. Il feignit de ne pas voir la main que je lui tendais et recula d'un pas pour me regarder des pieds à la tête.

— Il me semble, mademoiselle, que je vous ai déjà vue en peinture dans l'atelier de la rue Guyot. Vous étiez déguisée en matador et portiez l'épée. Le tableau, je crois, s'appelle *M<sup>lle</sup> V. en costume d'espada*.

— Exactement ! s'exclama Manet. Décidément, Fantin, tu as de la mémoire ! Je vais justement proposer cette toile au Salon.

— Tu as tort, car elle ne sera pas prise. Ces messieurs du jury n'ont guère de goût pour les travestis !

— Moi, lança un homme que je n'avais pas remarqué, je proposerai des paysages. C'est moins risqué.

— Je te présente Pissarro, dit Manet en se tournant vers lui. Un de ses tableaux a été accepté au Salon de 1859, il a donc ses chances pour cette année. N'est-ce pas, Camille ?

Le peintre ôta de sa bouche un brûle-gueule enfoui dans une barbe touffue. Il allait répondre lorsqu'un être étrange se fraya un chemin dans le

groupe. Vêtu d'une redingote gris perle, une canne à pommeau d'argent à la main, l'homme se déplaçait avec une assurance qui faisait oublier sa très petite taille. Sous des cheveux d'un noir de geai que striait une unique mèche blanche, son visage avait des traits aussi gracieux que ceux d'une femme.

— Voici notre Apollon de poche ! lança Fantin-Latour. Tu es donc de retour à Paris, James ?

— Oui, je suis venu préparer le Salon.

— Je te présente Whistler, me dit Édouard. Il vit entre Londres et Paris, et il est le meilleur d'entre nous.

L'homme s'inclina avec un sourire charmeur.

14 — Enchanté de faire votre connaissance, mademoiselle...

— Victorine Meurent, interrompit Manet. Elle pose pour moi en ce moment.

— Avec un tel modèle, on ne peut faire que de la belle peinture ! Tu me la prêteras ?

— Nous verrons. Je ne sais pas si tu la mérites.

— Elle aurait été parfaite pour ma *Jeune fille en blanc*, la toile que je vais présenter au Salon. Vous allez voir, ce tableau va faire sensation !

Whistler souriait toujours, l'air aussi satisfait de son œuvre que de sa minuscule et élégante personne. Aux questions de ses amis, il répondit par des mimiques bouffonnes, refusant obstinément de les inviter à venir dans son atelier admirer son « chef-d'œuvre ».

Celui-ci, disait-il, devait rester une surprise pour tous jusqu'à l'ouverture du Salon. Manet, au bout d'un moment, ramena vers lui la conversation :

— Voici pour ma part ce que je compte faire. Je proposerai mon *Jeune homme en costume de majo* en même temps que notre Victorine ici présente en matador. Un matador femme, ce n'est pas du déjà-vu, ça ! Il y aura aussi ma *Partie carrée*, pardon, mon *Déjeuner sur l'herbe*, quitte à choquer ces messieurs de l'Académie. Car il ne faut pas avoir peur, mes amis. Le nouveau style ne s'imposera pas sans faire des remous, mais il s'imposera ! Le public en a assez, j'en suis convaincu, de toutes ces scènes orientales que l'on voit chaque année au Salon, villes blanches sur fond de ciel bleu, minarets se dressant parmi les palmiers, bédouins enturbannés dans le désert, femmes au bain turc et chameaux déambulant nonchalamment entre deux pyramides... Assez de tout cela, oui ! Assez, aussi, de ces paysages bucoliques agrémentés de ruines romaines ! Assez, enfin, d'histoire et de mythologie ! Assez de ces Lucrèce violées par Tarquin pour la centième fois depuis Tintoret et Titien, de ces Judith décapitant encore et encore Holopherne...

Manet s'interrompt pour reprendre haleine. Son visage s'était empourpré, comme s'il était soulevé par une vague d'indignation.

— Qui sont les artistes qu'il faut admirer aujourd'hui ? Je vous le demande ! Cabanel avec son archange contemplant le coucher du soleil du haut d'un rocher ? Bouguereau se promenant aux Enfers avec Dante et Virgile ? Gérôme et son *Diogène* entouré de quatre chiens montant la garde devant son tonneau... Non, non, non et non ! Il faut oublier l'Orient et l'Antiquité ! Rompre avec la peinture qui n'est que du dessin coloré ! Faire vivre la vie sur la toile, oser la couleur vraie et crue...

16 — Nous sommes d'accord, interrompt Degas, mais que proposes-tu ? Les critiques encensent ces peintres, ils sont les rois au Salon, et le public ne peut faire autrement que les suivre. Alors que faire ? Notre cher Baudelaire, qui est critique d'art à ses heures, aurait peut-être un conseil à nous donner ?

— En effet, renchérit Manet, toi qui as tant écrit dans la presse sur les Salons, tu as certainement ton idée.

L'homme à qui il s'adressait était assis un peu à l'écart devant un bock de bière. Vêtu d'une jaquette noire par-dessus une chemise blanche fermée au cou par une lavallière, il avait l'air perdu dans ses réflexions. Son visage au grand front pensif aurait été agréable sans les deux longues rides d'amertume à la commissure des lèvres qui lui donnaient une expression de sombre mélancolie.

Pour en savoir plus  
sur les ateliers henry dougier  
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)  
vous pouvez consulter notre site internet  
[www.ateliershenrydougier.com](http://www.ateliershenrydougier.com)



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier